

La Concordia fait son cinéma

LE GLÈBE • *L'orchestre d'harmonie a mis le feu aux planches en revisitant les bandes originales de grands classiques hollywoodiens.*

MARIE-ALIX PLEINES

La nouvelle salle polyvalente d'Estavayer-le-Gibloux a connu une affluence digne du Festival de Cannes, samedi, en accueillant le concert de gala printanier de La Concordia, consacré aux musiques suscitées par le septième art.

Coup d'envoi vitaminé avec Walt Disney par les cadets du corps de musique sous la direction éloquente de Sylvie Ayer. La section rythmique se montre particulièrement efficace et virtuose dans un pot-pourri entraînant de «Shrek 2», le sympathique ogre verdâtre.

Tenue orchestrale et solistes prometteurs dans les mélodies jazzies de «Ratatouille», le rat gastronome. La saga familière et funky du «Roi Lion» recueille les suffrages enthousiastes des plus jeunes auditeurs, qui se tortillent en mesure en fredonnant les paroles des thèmes! Après cette alléchante mise en bouche, conclue par un bis humoristique, La Concordia au complet déploie une envergure

lyrique dans un somptueux arrangement pour vents de Johan de Meij du «Phantom of the Opera» d'Andrew Lloyd-Weber. Auteur à succès de comédies musicales pérennes, telle «Cats», le compositeur britannique met son immense talent de mélodiste au service d'une partition palpitante, truffée de rebondissements mélodramatiques commentés par un hautbois émouvant.

Chambriste et habilement pimenté par les harmoniques polymorphes d'un synthétiseur, l'orchestre développe une sonorité mordorée au service de l'inspiration animée et cocasse de Nino Rota dans la musique du ballet «La Strada». Précision de miniaturiste et souffle de dramaturge, Jean-Claude Kolly pratique la direction comme un maître artisan à la tête d'une Concordia très réceptive. Avec le bonheur que l'on sait, et que l'on apprécie une fois de plus dans ce répertoire polyvalent. Rutilances intergalactiques entrecoupées

d'interludes intimistes, les registres des cuivres, secondés par une profusion d'effets de percussion, assument sans complexe le ton martial, un tantinet mégalo, qu'autorise dans la «Stars Wars Saga» de John Williams.

Dans la grandiose déferlante d'«Independance Day» de David Arnold, l'orchestre joue le jeu des décibels avec une délectation perceptible, tout en soignant délicatement les passages moins primaires.

La trompette solo introduit en nuance l'aventure d'«Apollo 13». Puis au final, La Concordia se métamorphose tour à tour en big band sophistiqué, en New Orleans jazz-band et en ensemble de flonflons populaires dans la «Song of the Wizz» de Quincy Jones. En bis, les thèmes inoubliables, quasi verdiens, du «Parrain» évoquent en filigrane la silhouette massive de Marlon Brando. Un bien beau voyage à Hollywood, avec en bonus un petit détour par Cinecittà. |